



Dans le noir

Katy Martin

Alice rêvassait dans l'herbe. Elle avait un peu sommeil mais ne voulait pas rentrer à la maison. Cette journée était si belle : le soleil brillait, les abeilles volaient paresseusement d'une fleur à l'autre et semblaient prendre le temps de goûter, de comparer les différents nectars qui s'offraient à elles. Les oiseaux gazouillaient, le ruisseau chantait et... les lapins blancs couraient en grommelant : « Oh mon Dieu ! Je suis en retard ! Elle va encore me gronder ! »

Minute ! Ce n'est pas normal ! Les lapins ne parlent pas ! Alice se dressa sur ses pieds et suivit le lapin du regard. Quelque chose d'extraordinaire venait de se produire. Un lapin qui parle, vous imaginez ? La fillette, d'un naturel fantasque, s'imagina en quelques secondes l'aventure qu'elle était sur le point de vivre.

À condition de se mettre à la poursuite de l'animal immédiatement.

« Attends-moi, petit lapin ! »

Il était très rapide mais, heureusement pour Alice, son pelage de neige était facilement repérable dans le pré. À l'orée du bois, Monsieur Lapin contourna un arbre et disparut. Notre héroïne arriva cinq secondes après. Derrière l'arbre se trouvait un terrier. Le trou paraissait assez grand pour qu'Alice puisse y pénétrer.

Sans réfléchir, elle sauta dedans.

Le trou noir, sans fin. Quelle idée stupide d'aller se jeter dans un pareil endroit, sans armes ni renforts. Rien qu'une confiance inouïe en sa propre chance. De plus, elle ne voyait rien du tout pendant sa chute. Pas plus à l'atterrissage.

Alice s'était fracassé presque tous les os. Voilà ce que c'est de sauter dans un trou dont on ne connaît pas la profondeur ! Elle cracha bien deux litres de sang dans une quinte de toux terrible. Tout son corps la faisait souffrir. Ses yeux ne parvenaient pas encore à s'habituer à l'obscurité, elle ne distinguait rien du tout.

Ses oreilles, elles, étaient opérationnelles. Il y avait un petit bruit, tout près d'elle. Le son lui était familier. Dans la confusion de sa situation, la seule image qui s'imposait à Alice était celle de sa chatte Dina. Pourquoi elle ? Ce chat, digne représentant de la race féline, n'était capable que d'un nombre limité d'actions : ignorer royalement les démonstrations de tendresse des humains, dormir dans les endroits les plus improbables, manger et... boire ! Voilà pourquoi je pense à Dina, pensa Alice. Ce bruit, c'est celui que fait mon chat quand il boit. Le terrier ne semblait pourtant pas humide mais quelqu'un ou quelque chose était en train de boire près d'elle. Ce son de lapement avait quelque chose d'effrayant et de dégoûtant. Alice eut l'impression que ce qu'on buvait était visqueux et contre-nature.

Désorientée et effrayée, elle n'osait rien dire, rien faire. Appeler ? Elle avait trop peur de découvrir qui ou quoi lui répondrait. Il faudra bien que je me sorte d'ici, d'une manière ou d'une autre, songea-t-elle. Optimiste de nature, la gamine s'accrochait à sa bonne étoile.

Un peu plus loin, elle entendit courir. De petits pas précipités, presque feutrés. On s'approchait et on s'éloignait d'Alice. Cette dernière ne voyait toujours rien et son effroi croissait rapidement.

« Qui est là ? »

Le lapement s'interrompit quelques instants puis reprit, imperturbable.

« Répondez-moi, s'il vous plaît ! Je suis blessée et je ne peux pas bouger ! »

Silence. Tout à coup, une morsure terrible à la joue droite. Quelque chose s'accrochait au visage d'Alice et n'avait apparemment aucune envie de s'en détacher avant d'en avoir emporté un morceau. Dans un hurlement de terreur, Alice tenta de chasser la chose qui lui dévorait le visage. Mais ses bras étant estropiés, elle ne pouvait pas vraiment bouger. Elle était prisonnière de son propre corps.

Quelque chose d'autre s'attaqua cette fois à sa cuisse droite, griffant, léchant, arrachant de petits bouts de chair. Le supplice était insupportable. Alice appelait au secours, demandait grâce tout en faisant des efforts surhumains pour mouvoir ses membres.

« Suffit ! »

Tout se figea autour de la petite fille. Plus de lapements, plus de morsures, plus de griffures. Même Alice oublia sa propre douleur tant la voix qui avait prononcé l'ordre était imposante. C'était une intonation qui exigeait un respect et une obéissance sans compromis, notre victime avait elle-même l'impression d'avoir quelque chose à se reprocher.

– Ce feu ? C'est pour aujourd'hui ou pour demain ?

– Oui, ma chérie. Pardon... c'est que les enfants s'amusaient si bien...

– Je ne crois pas t'avoir demandé de parler mais d'agir ! Action ! Action !

Bougre d'empoté !

– Oui...

On entendit le grattement d'une allumette, une fois, deux fois... La lumière, enfin !

Lorsque Alice découvrit ce qui se tramait autour d'elle, elle regretta immédiatement cette lumière tant espérée.

Deux lapereaux se tenaient respectivement à sa droite et à sa gauche. Celui de gauche était près de son visage. Il mastiquait rapidement quelque chose.

– Qu'est-ce que tu manges, garnement ?

– Rien, Maman.

– Si ce n'est rien, tu peux ouvrir la bouche.

Maman Lapin s'approcha de son fils. Elle lui ouvrit prestement la bouche si bien qu'il n'eut pas le temps d'avaler ce qui y restait.

– Crache !

Alice, hypnotisée par la scène, eut la nausée lorsqu'elle vit un morceau de sa propre anatomie mêlée de salive tomber par terre. Elle serait volontiers tombée dans les pommes mais dans un rugissement terrible, la mère lapin se mit à invectiver son enfant.

– Mais comment vous ai-je élevés, bande de petits monstres ? Aller manger des gens tout crus ! Vous êtes des sauvages, des barbares !

En entendant ces paroles, Alice pensa être sauvée.

– Vous ne pouvez donc pas attendre que ce soit cuit ? Vous êtes trop égoïstes pour partager le repas en famille, autour d'une table ? Et regardez-moi ce morveux !

Mère Lapine venait juste de remarquer son petit dernier qui était encore bébé. Alice suivit le regard de la mère. Enfin, la gamine découvrit l'origine du lapement : cette adorable boule de poils pataugeait joyeusement dans le sang que perdait la petite fille et s'en repaissait.

Ce fut trop pour Alice, elle sombra.

Quand elle se réveilla, elle pensait se trouver dans un bon bain un peu trop chaud. Mais depuis quand met-on des carottes dans son bain ?

Brusquement, la terrifiante, l'improbable vérité s'imposa : Alice était réellement dans le terrier du lapin blanc et elle était au menu du jour.

Papa Lapin épluchait des carottes et des pommes de terre puis il les jetait dans la marmite où *mijotait* Alice.

Maman Lapin surveillait les opérations, goûtait de temps en temps le bouillon, ajoutait des herbes.

Enfin, l'aîné des trois enfants préparait silencieusement la table pendant que le petit dernier jouait aux osselets avec sa grande sœur.

– À table ! À table !

Toute la famille était installée, le dîner avait l'air *goûteux*. Les enfants s'apprêtaient à attaquer quand...

– Stoop ! Les grâces, bande de petits sauvageons !

La famille joignit les mains en manière de prière.

– Remercions notre Dieu et bienfaiteur Lewis Carroll. Seigneur Carroll, nous te consacrons ce repas. Sans tes bienfaitantes interventions, nous ne saurions bénéficier chaque jour de ce pain providentiel. Loué soit le nom de Lewis Carroll. Amen.